

peut masquer l'agent pathogène véritable. Certains auteurs ne l'avaient-ils pas, avant la découverte de Pfeiffer, considéré comme le microbe de la grippe, et n'en est-il pas encore qui le tiennent pour l'agent pathogène de la scarlatine ?

D'où viennent ces germes, toujours prêts à nous assaillir à chaque heure de notre vie, si ce n'est de notre organisme même ?

Les staphylocoques, le bacille pyocyanique, habitent nos tégu-ments normaux, de même que le pneumocoque et le streptocoque végètent dans la salive.

La bouche et le nez sont des cavités toujours chargées de microbes qui, trouvant dans la pesanteur un puissant auxiliaire, menacent sans cesse d'infecter secondairement nos voies respiratoires inférieures. Les germes introduits par l'air ou les aliments trouvent dans ces cavités toutes les conditions favorables à leur développement : chaleur et humidité dans les fosses nasales, cantonnement et colonisation facile dans les cryptes amygdaliennes ou sur le tartre et les particules alimentaires laissées dans la sertissure des dents. En raison de la richesse de leur flore microbienne, on peut dire que le nez et la bouche sont, pour les maladies des voies respiratoires, les antichambres de l'infection.

Tant qu'ils sont à l'état de saprophytes, les microbes n'ont que faire de la virulence, puisqu'à proprement parler, ils vivent alors en dehors de notre organisme, dans nos cavités naturelles, qui ne sont, comme le disait Claude Bernard, que la prolongation du monde extérieur. Comme toutes les espèces parasites, ils doivent subir en cet état des modifications sans nombre. La concurrence vitale les force sans cesse à se faire à des adaptations nouvelles pour lutter contre la prépondérance des autres représentants de notre flore parasitaire. Les saprophytes sont encore obligés de s'accommoder aux conditions biologiques si changeantes de l'hôte qui les héberge. Des individus de même espèce, issus de la même souche, sollicités sans cesse à changer leur fonctionnement, finissent par créer des races distinctes qui, reliées les unes aux autres par des degrés insensibles, continuent à vivre côte à côte dans le même milieu.

Les découvertes bactériologiques nous ont décelé l'agent pathogène d'un grand nombre de maladies infectieuses, mais il faut reconnaître que, jusqu'en ces derniers temps, elles n'avaient jeté aucune lumière sur un grand nombre de faits d'épidémiologie. Ce que l'observation nous a appris sur le mode d'installation et de propagation de certaines maladies, semblent souvent en désaccord avec ce que nous savons de leurs germes spécifiques. MM. Vaillard et Metschnikoff viennent de soulever un coin du voile qui recouvre ces questions et déjà nous entrevoyons tout ce que la connaissance des associations bactériennes pourra apporter d'éclaircissements à l'étiologie, encore si confuse, de certaines infections.

L'histoire des fermentations, auxquelles est toujours ramené quelque se préoccupe d'infection, nous prouve combien peut être étroite la localisation de la flore microbienne propre à certaines régions. M. Duclaux a constaté que les fromages de Brie préparés d'après le même procédé, mais dans d'autres localités que la Brie, y